

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre III. Miss Harriet Byron à Miss Lucy Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

SIR CHARLES GRANDISON. 15

en foule; & qui fait jusqu'à quel point elle se
laissera éblouir par quelque misérable titre, elle
qui méritoit des Couronnes! Mais malheur à
quiconque osera entrer en lice contre moi, avec
quelque assurance de succès. Je suis

MADAME

Votre &c.



LETTRE III.

Miss HARRIET BYRON à *Miss* LUCY
SELBY.

De la maison de Selby, Janv. 16.

JE vous renvoie, ma chère Lucy, l'étrange
Lettre de Mr. Greville. Comme vous la
lui avez demandée, il n'aura pas douté que vous
ne me l'avez fait voir. Ainsi il vaut mieux
l'avouër, s'il s'en informe. En ce cas il sera
curieux d'en savoir mon sentiment. Il n'ignore
pas que mon cœur vous est ouvert.

DITES LUI en autant de termes, si vous le
trouvez à propos, que ses emportemens me font
beaucoup plus de peine, que ses flatteries ne
me font de plaisir.

DITES LUI, que je trouve bien dur, que
dans le tems que mes plus proches Parens me
laissent si généreusement maîtresse de ma con-
duite, un homme, à qui je n'ai jamais donné sujet
de me traiter avec mépris, s'avise de me ména-
cer, & de contrôler mes actions.

DE-



DEMANDEZ lui , quels sont ses prétextes pour me suivre à Londres , ou ailleurs.

SI je n'avois pas eu des raisons jusqu'à présent , de lui refuser toute autre civilité que celle que demande notre voisinage , il m'en a fourni de très-fortes aujourd'hui. Un Amant qui menace , seroit sans doute un Tyran quand il seroit Mari : ne le croyez-vous pas , ma chère Lucy. Mais ne faites point de supposition d'Amant , ni de Mari , avec lui. Ces hommes hardis tourment les ombres en réalité , quand ils y trouvent leur avantage.

UNE femme mise si fort au dessus de ce qu'elle vaut , doit avoir grand peur de devenir la femme de son flatteur. En le supposant même si aveugle par sa passion qu'il ne manque pas absolument de sincérité , elle ne peut qu'être effrayée en pensant combien elle tombera dans son opinion , quand elle lui aura donné le pouvoir de la traiter selon ce qu'elle est.

JE méprise & crains en même tems ces grands complimenteurs. Je les méprise pour leur flatterie , s'ils ne sont pas sincères , ou pour leur manque de jugement , s'ils pensent ce qu'ils disent ; & je crains que , comme ils l'espèrent dans le premier cas , ils ne me donnent une vanité , qui m'abaisseroit bien au dessous du médiocre , & leur donneroit un sujet de triompher de ma folie , dans le tems que je serois enflée de ma propre sagesse.

EN un mot , ces complimentemens empoulés m'humilient toujours , me font toujours rentrer en moi-même. N'ai-je pas à me garder de quelque vanité ? Je suis sûre que Mr. Greville a souhaité que

que je visse sa Lettre: j'en ai quelque dépit contre moi-même: ne semble-t-il pas en effet que Mr. Greville a tiré de ma conduite quelques espérances de réussir, en me traitant comme une folle?

J'ESPÈRE que ces Messieurs ne me suivront pas à Londres, comme ils en menacent. S'ils le font, je ferai de mon mieux pour ne pas les voir. Cependant, leur paroître inquiète là-dessus, ou exiger qu'ils ne vinssent pas, ce seroit en quelque manière me rendre redevable à leur complaisance. Je ne dois donc pas penser à influer sur leur résolution, puisqu'ils en attendroient trop de retour; & qu'ils prétendront se faire un mérite d'une chose même qui me desoblige.

Je ne puis cependant soutenir l'idée de les avoir toujours à mes trousses par tout où je vais. Ces hommes, ma chère, si nous leur laissons prendre quelque ascendant sur nous, gêneroient plus notre liberté naturelle que les Parens les plus sévères, & cela pour l'amour d'eux-mêmes; au-lieu que les Parens les plus despotiques, à moins qu'ils ne soient dénaturés, n'ont en vue que notre bien, quoique des jeunes filles entêtées n'en conviennent pas toujours. Cependant ces mêmes filles peuvent sacrifier leurs volontés, ou du moins leur devoir, à ces soi-disant Amans; pendant qu'elles sont rebelles à toutes les sollicitations, & aux ordres de leurs Parens.

O QUE n'ai-je déjà passé encore huit ou dix années de ma vie aussi heureusement que les quatre dernières, si je ne dois pas trouver en atten-